

MOMENTS DE VÉRITÉS

FRANZ-LUKIC Arnaux

I

- « Tu es à l'antenne dans une minute, je sais que tu peux le faire, courage !
- Mais comment est-ce que je vais leur annoncer ? Moi-même je suis toujours sous le choc !
 - On l'est tous, mais tu dois le faire, c'est un moment important dans l'histoire de l'humanité. C'est nôtre rôle d'informer les gens et on l'aura fait jusqu'à la fin.
 - Je me sens mal, j'ai une boule au ventre... Je ne peux pas rester ici...
 - Ne te mets pas dans cet état pour notre dernier journal, je t'en prie, dit le cameraman d'un ton compatissant. Si on t'a chargée de cette responsabilité c'est parce que tu es la meilleure et que les téléspectateurs t'adorent. Il n'y a que toi qui puisse annoncer la mauvaise nouvelle au monde entier. Je sais que c'est dur, j'aimerais aussi être ailleurs en ce moment mais nous avons une mission envers la planète ce soir.
 - Je suis d'accord mais c'est juste que...
 - Antenne dans cinq, quatre, trois,...
 - C'est à toi ! Bonne chance ! cria t-il à la journaliste tout en s'éloignant du champ de la caméra.
 - Mais...
 - deux, un, ça tourne !
 - ... »

L'objectif de la caméra restait fixé sur la journaliste. Cette dernière ne prononçait pas un mot. Elle était totalement coite, le regard vide. Un homme dans l'assistance fit quelques grands gestes avec ses bras comme pour tenter d'activer un peu les choses et de lui faire comprendre que le temps pressait. Elle secoua la tête, se redressa et prit finalement la parole après un long soupir :

« Bonsoir, à toutes et à tous, veuillez nous excuser pour l'interruption de vos programmes. Nous détenons une information de la plus haute importance et il nous appartient de vous la communiquer. Ce message est diffusé en direct sur toutes les grandes chaînes de télévision et sera régulièrement rediffusé pour permettre au plus grand nombre de s'informer. Nous avons appris aujourd'hui, mardi 19 juin, il y a quelques minutes de cela, que... excusez-moi... »

Elle jeta à un regard intense à son supérieur qui semblait signifier : dois-je vraiment le dire ?

Le directeur du programme resta de marbre et hocha la tête en signe d'encouragement. La journaliste recentra son attention sur la caméra avec tout ce qu'il lui restait de professionnalisme, se racla la gorge et reprit son discours.

« Veuillez m'excuser, chers téléspectateurs, je suis moi-même abasourdie par ce que j'ai à vous annoncer. Écoutez attentivement : une météorite - elle s'interrompt un instant pour souffler et reprendre sa respiration- d'une taille équivalente à un dixième de notre planète fonce droit sur la Terre. D'après nos sources, l'information était connue depuis quelques mois déjà par les services secrets et nous n'aurions pas dû être informés. Cependant, nous sommes à présent en mesure de vous faire part de la situation actuelle. La météorite approcherait en fait à une allure vertigineuse et devrait heurter la planète Terre dans moins de quatre heures. La collision serait si violente qu'il se pourrait bien qu'aucun de nous ne survive au choc et cela quelle que soit la zone d'impact. Je regrette d'avoir à vous l'apprendre et j'espère de tout cœur que ceci n'est qu'un mauvais rêve. Merci à tous pour votre attention, excusez-moi... »

Elle ne put contenir plus longtemps ses larmes devant la caméra. Elle éclata en sanglot sur le plateau donnant à la caméra des images uniques au monde. Brusquement, elle se ressaisit, releva la tête et adressa encore quelques mots aux téléspectateurs la voix tremblante et empreinte d'émotions.

« J'aurais aimé vous dire adieu d'une autre façon, mais il va falloir faire avec car nous n'avons plus le choix à l'heure qu'il est. Je vous souhaite donc à tous de profiter de vos derniers instants du mieux que vous le pouvez. Quant à moi, je vous remercie pour votre attention et pour ces longues années de confiance. Adieu. »

Sur ces mots, elle quitta le plateau précipitamment sans prendre le temps de saluer l'équipe de tournage. En un clin d'œil, la précipitation avait gagné tout le studio. Le personnel courrait à gauche à droite dans une agitation exceptionnelle. La journaliste sauta dans le premier ascenseur disponible et gagna le rez-de-chaussée. L'agitation s'était apparemment répandue dans tout l'immeuble. Le gardien du bâtiment avait d'ailleurs déjà quitté son poste. Elle ne mit qu'une poignée de minutes à sortir des locaux de la chaîne de télévision mais la folie semblait déjà avoir envahi les rues de la ville. Les informations vont vite et celles-ci avaient fait l'effet d'une bombe. Lorsqu'elle atteignit la grande avenue, elle comprit immédiatement ce qui se tramait. Les gens couraient de toutes parts. Ils se précipitaient dans des directions opposées pour rejoindre leurs proches, ou bien peut-être accomplir leurs dernières volontés. Au moins, elle pouvait être fière d'avoir accompli cette ultime tâche. Malgré tout, elle avait la sensation du devoir accompli en ayant rempli ses fonctions jusqu'au dernier moment.

Son message télévisé passait en boucle sur un écran géant niché sur la façade d'un gratte-ciel au coin de la rue. Elle marchait vite et gardait le profil bas, car elle ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable vis-à-vis de tout ce qui était en train de se produire. Les

mouvements de la foule était imprévisibles et désordonnés. Certains abandonnaient même leurs voitures au beau milieu de la route après avoir probablement entendu la nouvelle à la radio. Les premiers casseurs profitaient de tout ce chaos pour se faire plaisir. Ainsi, on pouvait entendre les premiers éclats de verre tomber sur le sol, venant d'une vitrine brisée d'un magasin d'électroménager. Certaines personnes, plus calmes, prenaient la direction des églises pour prier dans l'espoir d'un éventuel miracle. D'autres avaient déjà renoncé à tout espoir et n'attendaient plus rien de la vie, alors ils mettaient eux-mêmes fin à leurs jours. A l'atroce fond sonore venaient s'ajouter de grands cris poussés du haut des grattes-ciels et puis plus rien quelques secondes plus tard. En l'espace d'une dizaine de minutes, la ville avait complètement changer de visage et se dévoilait sous ses traits les plus noirs dans une version apocalyptique d'elle-même.

La journaliste remontait l'avenue à pieds, la circulation y étant devenue impossible. Elle forçait le pas pour rejoindre au plus vite possible sa petite famille. De temps à autres, quand elle levait les yeux au ciel, il n'y avait certes encore aucune météorite en vue, mais le spectacle était tout aussi désolant. Des incendies se déclaraient dans bon nombre de bâtiments par l'action de pyromanes en puissance qui n'avaient jamais osé franchir le pas jusqu'à maintenant. Alors le ciel s'emplit d'une épaisse fumée par endroits, rendant le tableau encore plus sinistre. Devant tant de violence et de haine, elle se laissa aller dans une inquiétude des plus justifiées à propos de ses deux enfants. Il y a onze mois de cela, elle avait accouché de deux jumelles, deux magnifiques petites filles qui ne se doutaient pour rien au monde de la tournure dramatique que prenaient les événements dehors.

Après une demi-heure de marche et de tourments, elle arriva sur le perron de l'immeuble où résidait la nourrice de ses enfants. Elle prit peur et s'imagina le pire en apercevant la porte d'entrée enfoncée. Elle se précipita à l'intérieur gravit les marches de la cage d'escalier à toute vitesse. Des cris confus oscillant entre énervement et pleurs retentissaient avec force derrière certaines portes closes. Lorsqu'elle atteignit le cinquième étage, elle toqua de toutes ses forces à

la porte de la nourrice, en frappant avec ses deux mains. Elle frappait de plus en plus fort implorant la nourrice d'ouvrir.

Soudain la porte s'entrouvrit et resta telle quelle un moment, maintenue dans cette position par une petite chaîne qui en contrôlait l'ouverture. La nourrice se mit à parler :

« C'est toi qui frappe aussi fort, dit-elle surprise de voir la maman des jumelles dans cet état.

- Ouvre-moi, j'ai besoin de voir mes bébés.
- Oui, très bien, mais es-tu sûre que ça va ? Elles dorment paisiblement dans la chambre.
- Je suis contente de voir que vous êtes tous à l'abri, laisse-moi entrer maintenant s'il-te-plaît, j'ai eu peur pour elles et je me suis laissée emporter.
- Je comprends. »

La vieille femme ouvrit la porte, et fit une étreinte à la journaliste. Elle versa quelques larmes sur son épaule et commença à sangloter.

« J'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose depuis que tu as annoncé la mauvaise nouvelle à la télévision. J'ai tout vu, c'est terrible, et tu es sur toutes les chaînes, dit-elle en lui tenant les mains et en l'observant d'un regard profond.

- Je te remercie du fond du cœur pour tout l'amour que tu as toujours donné à mes petites. J'aurai voulu qu'elles aient une grand-mère comme toi. Je ne veux pas te dire adieux, je refuse d'y croire, je dois partir mais j'espère sincèrement te revoir. J'espère que tu ne m'en veux pas, j'aimerais pouvoir rester avec toi mais je veux qu'elles parlent à leur papa encore une fois. Ce sera peut-être la dernière...
- Je comprends...va les chercher elles dorment dans leur lit. Je t'attends ici. »

La journaliste déposa un baiser sur la joue de la vieille femme et se dirigea vers la chambre où dormaient les petites. Quand elle les vit son visage s'illumina, tant la joie qu'elle

ressentait était intense. Dans ce chaos ambiant des plus totales et l'atmosphère oppressante qui régnait, cette vision suffit à la rasséréner l'espace d'un instant. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle les regarda dormir un moment comme hypnotisée par leur beauté et leur tranquillité, puis se rappelant que le temps était compté, elle les prit toutes les deux dans ses bras et retourna vers la vieille dame sans perdre une seconde. Elle lui fit un grand sourire, qui ne pouvait être que sincère par les temps qui courraient. Celle-ci, encore larmoyante, embrassa les deux petites ainsi que la mère et finit par ouvrir la porte en grand comme pour signifier que c'était le moment d'y aller. La journaliste s'arrêta une dernière fois sur le pallier pour regarder le visage de la vieille femme, puis elle se mit à descendre les marches. Une fois arrivée dans la rue, elle amorça la marche en direction de sa résidence à juste quelques pâtés de maisons de là. Des vandales saccageaient les commerces du quartier en laissant échapper des éclats de rire, signe indéniable du bien-être par excellence. Pour parachever ce paradoxe, les voitures de police qui habituellement sillonnaient les parages à l'affût passait devant sans y prêter la moindre attention. Encore fallait-il qu'ils se sentent toujours investis d'une mission en cette heure sombre, pensa-t-elle. A sa grande surprise, une voiture de patrouille s'immobilisa au milieu de la route. Cependant, elle vit le policier libérer son captif. Il venait de lui détacher les menottes. L'ex-prisonnier le regarda un instant avant de prendre ses jambes à son cou. Ce dernier passa à toute vitesse devant la journaliste ébahie devant une telle scène. Elle avait serré très fort ses enfants contre sa poitrine au passage du criminel. Celui-ci la fixa droit dans les yeux puis disparut au détour d'une rue.

La nuit tombait sur la ville. Elle devenait de plus en plus méconnaissable au fur et à mesure que le temps poursuivait son cours. Il était révoltant de s'apercevoir qu'autant de gens étaient en réalité aussi mal intentionnés. Saisis à bras-le-corps par cet étrange sentiment, cocktail explosif de peur et de panique, ils laissaient leurs mauvais penchants prendre le contrôle de leurs vies. Était-ce une sorte de cri de désespoir ultime ou bien un appel au secours

démessuré ? Peu importaient quelles significations avaient ces actions car bientôt tout cela prendrait fin.

Les deux petites filles commençaient à se réveiller à force d'être ballottées dans les bras de leur mère. Celle-ci marchait le plus vite qu'elle pouvait et de temps en temps, paranoïaque, jetait un coup d'œil derrière elle pour s'assurer que personne ne la suivait. Sa maison n'était plus qu'à une centaine de mètres. Elle en distinguait nettement ses murs d'un blanc éclatant et son toit fait de tuiles en terre cuite. La bâtisse avait encore l'air intacte. Dans toute cette folie, il semblerait qu'elle figurait parmi les rares édifices épargnés. Dans les derniers mètres qui la séparait de sa demeure, elle prépara déjà la bonne clé dans sa main de manière à ne pas perdre une seule seconde dehors. Elle l'introduit dans la serrure et en une fraction de seconde se retrouva chez elle avec les jumelles dans les bras. Les deux bébés avaient leurs petits yeux grands ouverts et restaient silencieuses, comme si elles savaient que quelque chose clochait. Pour plus de sûreté, elle se verrouilla à l'intérieur. Elle s'adossa un instant à la porte d'entrée, et ferma les yeux, en pensant très fort qu'il était grand temps de se réveiller à présent, que le cauchemar avait assez duré.

L'intérieur de la maison était plutôt sobre. Visiblement, il n'y avait de la place que pour les choses pratiques et ayant une réelle utilité. Pas de décoration superflue. Aucun gadget, aucune bricole, aucun bibelot. Rien d'orgueilleux, rien qui étalait leur richesse. Aucune des dernières tendances n'avaient réussi à s'implanter entre ces murs. C'était un intérieur chaleureux et très simple. Seules les photos envahissaient la maison de manière excessive. Il y avait des photos de famille un peu partout que ce soit des cadres sur les murs ou sur les meubles, et cela dans quasiment toutes les pièces. Le plus souvent, c'était les quatre même personnes qui y apparaissaient : les deux jumelles et leurs parents. Ces photos étaient la preuve irréfutable d'une vie heureuse. Des captures d'instant de bonheur pour toujours.

« Vous voilà à la maison, mes chéries, murmura-t-elle à ses enfants en les déposant dans

le parc de jeux installé pour elles dans le salon. Vous savez ce qu'on va faire maintenant ? On va appeler papa. Je suis sur que vous avez beaucoup de choses à lui raconter. »

Elle recommença à sangloter tout en s'emparant lentement du combiné du téléphone. Elle faisait des gestes lents, mais décidés, comme si elle pesait chacun de ses actes et que ceux-ci étaient lourds de conséquences. Les petites, qui habituellement se chamaillaient, restaient incroyablement calmes, assises, et regardaient en direction de leur mère, silencieuses, comme si elles sentaient dans l'air que le vent avait bel et bien tourné. La journaliste, déterminée, composait sans cesse le numéro de son mari, mais raccrochait à chaque fois dans la foulée pour réessayer aussitôt. Les lignes devaient être submergées à ce moment. Elle ne perdait pas espoir et répétait l'opération inlassablement. Au bout de quelques minutes, elle entendit le signal sonore libérateur, preuve incontestable que son appel était enfin traité. Elle avait l'oreille littéralement collée au combiné du téléphone, et espérait à chaque instant que son mari finisse par décrocher.

« Division 39, zone B, je vous écoute.

- Euh oui,...Bonjour... Je souhaiterais parler au capitaine, je suis sa femme.
- Enchanté madame, je vais le chercher sur le champs et laissez-moi vous dire qu'ici, nous saluons tous votre courage. Sans votre intervention, je n'aurez pas pu parler à ma famille une dernière fois. Merci et que Dieu vous garde, dit le soldat avant de partir à la recherche de son supérieur »

Elle n'en croyait pas ses oreilles. Ce fut à ce moment précis qu'elle réalisa que la nouvelle avait déjà fait le tour de la planète. Elle maintenait toujours le combiné du téléphone fortement appuyé contre son oreille et était attentive au moindre bruit de pas, de la moindre voix qu'elle pourrait capter à l'extérieur. Les jumelles se tenaient extraordinairement tranquilles.

« Allô, c'est toi chérie ? »

En entendant cette voix, elle ferma les yeux un moment et se mit à sourire du coin des lèvres.

Elle se sentit rassurée et apaisée, presque heureuse.

« Il y a quelqu'un ?

- Oui, je suis là mon capitaine, répondit-elle d'un ton mêlant tristesse et joie.
- Bonjour mon ange ! Tu ne peux pas savoir à quel point je suis fier d'être ton époux. J'ai suivi ton intervention à la télévision tout à l'heure, d'ailleurs tu y passes toujours en boucle. Je voulais t'appeler mais le téléphone ne fonctionnait pas. Je ne pensais pas que tu serais à la maison de si tôt. Saches, que même si ce que tu as annoncé est la pire des choses qui soit, je ne voyais que toi à l'écran. Tu étais merveilleuse. Un flash spécial avec ma femme... J'en ai pleuré de te voir.
- Qu'est-ce que c'est bon de t'entendre... Je regrette que tu ne sois pas auprès de nous en ce moment. Ça me rend encore plus triste de savoir que tu étais supposé rentrer du front d'ici deux jours. C'est vraiment trop bête.
- Je sais chérie, je sais bien... un petit moment de silence vînt s'intercaler dans son discours. Moi aussi, j'aimerais de tout mon cœur être auprès de vous dans de pareilles circonstances. Malheureusement, je vais vivre ces derniers instants dans un pays pour lequel je ne ressens rien, si ce n'est du dégoût pour tout ce qui s'y est passé, sans vous, dans une base à l'autre bout du globe. Je changerais tellement de choses si je le pouvais, à commencer par mon travail... Je m'excuse, tu m'as tellement répété de ne pas partir...
- Non, ne regrettes pas tes choix, tu es resté toi-même jusqu'au bout. C'est aussi pour cette raison que je t'aime... Nous, à la maison, nous n'avons pas arrêté de penser à toi avec les enfants. Elles savent dire papa maintenant. Tout était prêt pour ton retour, avoua-t-elle avant de sombrer à nouveau dans des sanglots.
- Vous me manquez atrocement. J'aimerais vous serrer dans mes bras toutes les trois, mes trois petites lumières...dit-il avant de marquer une nouvelle pause et de serrer les

dents très fort pour contenir le flot de larmes qui grandissait en lui.

- Tu veux leur parler ?
- ...Oui, bien sûr, dit-il en souriant.
- Je vais mettre le combiné aux oreilles de ces petits anges... Allez-y mes amours, dites quelque chose à papa, s'exclama-t-elle en tenant le téléphone à bout de bras entre les deux petites. »

Les jumelles regardèrent leur mère avec de grands yeux, ne comprenant décidément pas son comportement aujourd'hui. Ne voulant pas manquer cette chance inouïe de pouvoir jouer avec cet objet interdit, la plus malicieuse des deux se mit à sourire légèrement et à approcher lentement sa tête. Elle avait quasiment la bouche au contact de l'appareil. C'est alors qu'elle se mit à produire des petits sons, à raconter une histoire avec ses mots de bébé. Le père écoutait ces petits mots dénués de sens avec la plus grande attention, comme s'il s'agissait d'un des discours les plus attendus du siècle.

« Bravo mon cœur, tu m'en dit des choses maintenant. J'espère que vous êtes gentilles avec maman. Papa vous aime, mes trésors.

- ... Papa... Papa...
- ... C'est tellement bien dit mes chéries. Papa est fier de vous, dit-il en laissant échapper une larme, puis deux, puis trois ,...
- Tu as entendu chéri comment elles le disent bien à présent. Chéri ?... demanda la journaliste la voix empreinte d'émotion.
- Oui, j'ai entendu, elles grandissent si vite..., dit-il à demi-mot en frissonnant.
- ... Je t'aime, murmura-t-elle en empoignant très fort le téléphone pour retenir ses larmes.
- Moi aussi je t'aime, murmura-t-il à son tour d'une voix triste. Je n'aurais jamais dû m'engager dans cette campagne militaire. Je me rend compte que quoi que je fasse

ma vie n'est pas ici, et ce n'est pas l'armée qui me rend heureux, ce n'est pas ce que j'accomplis ici qui fait ma fierté. Depuis le début de ma carrière militaire, à chaque fois que je pars, je vis dans l'attente de vous retrouver. Je me demande alors maintenant pourquoi j'ai choisi d'en faire ma vie alors que j'aurai pu trouver quelque chose auprès de vous. Tu ne peux pas imaginer à quel point je souffre à l'heure qu'il est et comme je regrette certains de mes choix. Je m'excuse mon ange... déclara-t-il alors qu'il se laissait glisser le long du mur où il était adossé jusqu'à finir assis par terre les jambes repliées et les bras posés sur ses genoux. Je m'excuse, répéta-t-il encore d'un ton de plus en plus larmoyant, les yeux plissés par le chagrin.

- Chéri, peu importe, ne te tracasse pas avec tout ça... Nous t'aimons de tout notre cœur et nous allons passer ces derniers moments ensemble. Oublions le téléphone, quand je ferme les yeux et que j'entends ta voix, c'est comme si tu te tenais à côté de moi.
- ...J'ai ta photo dans les mains... celle que tu m'a envoyée où tu tiens les deux petites, vous êtes magnifiques dessus. Tous les soirs, je vous souhaite bonne nuit en vous déposant un baiser sur le front grâce à cette photo. Vous êtes vraiment...
- ...Vraiment ? Vraiment quoi ?... Allô ?... Tu m'entends ?... »

Un signal sonore répétitif avait remplacé la voix rassurante de son mari. Lorsqu'elle réessaya de composer son numéro, elle s'aperçut que le téléphone n'avait plus de tonalité. Cette fois-ci, elle se retrouvait seule pour de bon avec ses enfants. Les deux adorables jumelles somnolaient à moitié dans leur petit parc de jeux. En bonne mère, elle les prit à nouveau dans ses bras et monta à l'étage pour les déposer toutes les deux dans leur grand berceau. Elle les couvrit soigneusement avec un plaid et commença à les bercer tout doucement. Elle les regardait en souriant. Rien ne semblait perturber la tranquillité des deux bambines. Elles étaient en train de s'endormir tandis que leur mère leur chantait une berceuse sur un ton très léger,

sécurisant. Tout en les dodelinant d'une main, elle sortit avec l'autre son porte-feuille de la poche et y chercha une photo de son mari pour pouvoir le contempler au même titre que les jumelles. Il n'y avait plus qu'à attendre à présent. La mère se laissa aller à pleurer toutes les larmes de son corps car elle s'apprêtait à mourir. Toutefois, ce n'était pas sa propre mort qui l'attristait le plus, mais celle de ceux qu'elles aimaient, mêlée à la peur de ne plus jamais les revoir.

//

La fin de journée approchait à grand pas pour cette infirmière. Elle allait pouvoir quitter son service et récupérer son fils à la garderie de quartier. Sa réputation auprès du personnel de l'hôpital était honorable. D'ailleurs ses collègues la décrivaient toujours comme une personne très souriante, ayant beaucoup de conversation et qui trouvait facilement les mots justes, ceux que les patients qui se confient veulent entendre pour se sentir soulagées. Mais dernièrement sa conduite étrange faisait jaser entre les brancards. Des racontars en tout genre contribuaient chaque jour à rallonger la déjà longue liste d'hypothèses formulées à son sujet. Elle s'était faite surprendre à maintes reprises à rêvasser lors de moments perdus, où le silence et la solitude ouvrent en grand les horizons de la pensée. Certains infirmiers allaient jusqu'à dire qu'elle avait le regard vide et l'air triste durant ses escapades mentales, qu'elle semblait absente, comme perchée sur un nuage de mémoire survolant un lointain souvenir. Aussi surprenant que cela puisse paraître, quiconque troublait ses songes était accueilli avec un immense sourire, qui pouvait très bien servir à masquer sa gêne. Quoi qu'il en soit, elle redevenait tout à coup l'infirmière exceptionnelle et débordante de bonne humeur qu'ils connaissaient tous. Ceux qui déjeunaient avec elle avaient également remarqué que de temps à autres elle fixait son téléphone portable avec insistance et d'un air très sérieux, sans pour autant y faire une quelconque manipulation. L'instant suivant, elle le reposait, laissant ses collègues dans une incompréhension des plus totales, véritable terreau à ragot. En résumé, c'était tout comme si elle avait voulu s'en servir mais qu'un dernier instant elle se résignait. Plus qu'un geste isolé c'était devenu une manie, même si cela ne durait généralement pas plus de quelques secondes. A quoi pouvait-elle penser durant ce bref laps de temps ? Elle fixait l'écran juste le temps de renoncer à son usage. Dans des heures creuses, et sans doute au meilleur de sa condition mentale, elle composait un numéro depuis le téléphone de service mais là encore, il semblait bien qu'elle